

La croissance de la décroissance

Les crises appellent les remises en question. Après l'appel à la croissance zéro des années 70, les conclusions du Club de Rome et l'un ou l'autre dimanche sans voiture, nous entendons de plus en plus souvent le plaidoyer en faveur de la décroissance, une décroissance « sereine » pour reprendre le titre de l'ouvrage de Serge Latouche.

L'idée de la décroissance exerce une force d'attractivité certaine, tant la croissance est parfois absurde. Qui n'est pas frappé par la place de la publicité dans nos rues et nos programmes de télévision ? Qui n'est pas interpellé par l'essor des véhicules tout-terrain ? Qui n'est pas choqué par l'installation de pistes de ski dans l'un ou l'autre émirat ? Qui ne s'inquiète pas de l'épuisement des ressources naturelles ? Qui ne se scandalise pas devant les défaillances de la mesure de la croissance par le produit intérieur brut (PIB), dont sont absents des concepts comme qualité de vie, gratuité, inégalités, utilité sociétale ou durabilité ?

L'homme est un animal social. Ses besoins ne sont pas indépendants des avoirs de ceux auxquels il se compare. Quand, dans la classe, un seul enfant part aux sports d'hiver, ses camarades ne sont pas trop jaloux. Quand la majorité fréquente les pistes, la minorité souffre. Nous sommes comme dans un stade où je me lève parce que devant moi le spectateur s'est levé, mais ce faisant celui de derrière devra se lever aussi. Hormis le premier rang à s'être levé, où le gain en visibilité domine l'inconfort d'être



Etienne de Callataj, Chief Economist, à la Banque Degroof

une réduction du temps de travail ou interdit certaines formes de consommation ostentatoires. Ceci ouvre la porte à une dérive totalitaire : qui va juger quand une opération de chirurgie esthétique ou l'acquisition d'une 4x4 se justifie ?

La seconde est d'ordre pragmatique. Pour des bourgeois bohèmes, travailler moins et renoncer à telle ou telle dépense de luxe constitue une proposition attractive à condition que leurs réseaux sociaux adoptent le



Notre monde est individualiste, mais nos envies dépendent des autres

debout, tous les autres y perdent. Un bel exemple est celui de l'orthodontie. Il y a une génération, les dents de lapin étaient communément acceptées; aujourd'hui, comme elles sont plus rares, elles sont nettement plus difficiles à assumer. Voilà un beau paradoxe : notre monde est individualiste, mais nos envies dépendent des autres.

A en juger par tout ce qui atterrit dans nos poubelles, à commencer par de la nourriture parfaitement comestible, il y a certainement moyen de mieux consommer dans nos sociétés. Toutefois, ceci ne signifie pas pour autant que la décroissance, à ne pas confondre avec une réduction des inégalités sociales, soit une vraie bonne idée et cela pour deux raisons. La première est d'ordre philosophique. La décroissance exige une coordination par l'autorité publique qui impose

même comportement. Pour la majorité des gens, toutefois, la décroissance, c'est autre chose; cela signifie renoncer à consommer ce qui, pour la première catégorie, relève des biens de première nécessité. Comme l'indique la vigueur du thème du pouvoir d'achat, de nombreuses couches de la population auraient de grandes difficultés à devoir réduire leur consommation, ne serait-ce que de quelques points de pourcentage.

L'économiste adepte du libéralisme se dit qu'il doit être parfois vu comme insultant quand il célèbre des restructurations et des délocalisations au coût social élevé. Mais que penser alors de celui qui vient dire dans les banlieues qu'il faut souhaiter gagner moins ?

Pb